

Libretto

JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

MON JOURNAL
DANS LA
GRANDE PAGAÏE
1946-1950

Libretto

Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit de l'auteur n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

© Libella, Paris, 2017.

ISBN : 978-2-36914-405-2

Écrivain, polémiste et journaliste, Jean Galtier-Boissière est né à Paris en 1891. Après des études de philosophie en Sorbonne et l'obtention d'une licence de lettres, il est incorporé en 1911 dans l'armée. Soldat du 31^e régiment d'infanterie lors de la Première Guerre mondiale, celui que l'on surnomme le caporal « La Galtouse » sera marqué à jamais par l'expérience du combat qu'il décrira dans *La Fleur au fusil*¹, récit de la bataille des frontières et de celle de la Marne, paru en 1928. En 1915, il fonde dans les tranchées un journal satirique, *Le Crapouillot*, du nom que les poilus donnaient à un petit mortier.

Durant la Seconde Guerre mondiale, il se retranche au-dessus de sa librairie, 3, place de la Sorbonne. Il y note à partir de l'été 1940 ses observations sur ses contemporains pendant l'Occupation, puis après la Libération.

Paru à La Jeune Parque en 1944, *Mon journal sous l'Occupation* connaît un grand succès. Suivront : *Mon journal depuis la Libération* (1945), *Mon journal dans la Drôle de paix* (1947) et *Mon journal dans la Grande Pagaie* (1950).

Galtier-Boissière décède en 1966 ; *Le Crapouillot* lui survivra jusqu'en 1996.

1. Réédité en 2014 par les éditions Vendémiaire, préface et notes de Jean-Louis Panné.

À Jean Oberlé

1946

12 septembre

Ma cure de modestie. – L'Almanach Vermot de l'Occupation.

Le libraire-poète grec Vénéti, étonné du succès de mon premier *Journal*, disait à Dignimont: «*Ah! la! la! Ce n'est pas sorcier ce qu'a fait Galtier-Boissière. N'importe qui n'avait qu'à noter, comme lui, ce qui se passait à Paris au jour le jour pendant l'Occupation...*»

Très juste!

Le 18 février 1760, Voltaire écrivait à Mme du Deffant: «*J'aime encore mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse: notre destinée est de faire toujours des sottises et de nous relever. Nous ne manquerons presque jamais une occasion de nous ruiner et de nous faire battre, mais, au bout de quelques années, il n'y paraît pas. L'industrie de la nation répare les balourdises des ministres.*»

Espérons donc!

Le sou et le louis, petite histoire 1900.

Un quidam, traversant le pont des Arts, jette machinalement une pièce dans la sébile du traditionnel mendigot. Or le soir, en vidant ses goussets, il s'aperçoit qu'il a lancé non pas un petit sou, mais un louis d'or! Très contrarié, il décide de réparer son inadvertance en demandant au pauvre de le rembourser.

Il est tard, l'homme en haillons n'est plus sur le pont des Arts, mais dans un café du quai, où il prend quelquefois un verre, on connaît son adresse : avenue Hoche.

Le monsieur se rend à la maison indiquée, monte à l'étage, sonne et se trouve en présence d'un valet de chambre qui consent à prévenir son maître.

Le monsieur se trouve bientôt en présence de son homme du matin, mais qui, maintenant, porte un smoking ; il lui explique le motif de sa visite.

– Monsieur, votre réclamation est parfaitement fondée ; j'avais en effet remarqué ce louis en faisant ce soir ma caisse. Le voici.

Le monsieur se confond en remerciements et prend congé. Mais comme il va franchir la porte, l'homme au smoking l'arrête d'un geste.

– Pardon, monsieur. Et *mon sou* ?

14 septembre

Nos communistes félicitent justement Staline d'avoir, fin août 1939, détourné la guerre *vers l'Ouest*, en signant son pacte avec Hitler. Mais tous les pacifistes sincères eussent préféré que le conflit fût rejeté par la France *vers l'Est*. Une étripaille russe-allemande d'une dizaine d'années nous eût préservés de la guerre pour un demi-siècle. Malheureusement nous n'avions aux affaires que des médiocres à courte vue à la remorque du cabinet anglais ; et Caillaux, le seul grand esprit politique français du demi-siècle, était trop vieux.

Byrnes déclare que les U.S.A. s'intéresseront désormais à l'Europe. Le soviétophile Wallace le contredit.

15 septembre

Gala d'ouverture au Cirque d'Hiver. Le petit Serge nous introduit dans l'énorme roulotte automobile d'Alexandre Bouglione qui comporte salon-salle à manger, spacieuse chambre à coucher, cuisine avec Frigidaire et salle de bains. Joseph Bouglione, le belluaire, costumé en trappeur de l'Arizona, vient rendre visite à son frère, flanqué d'une ravissante épouse bohémienne. Ils sont quatre frères qui parcourent le monde avec leur chapiteau géant et dont la cavalerie, la ménagerie et la caravane motorisée représentent des centaines de millions. Je fais connaissance d'un aimable chef de «frimants¹», Géo Sandry, rival du pseudo-truand Trignol et, comme lui, professeur de langue verte.

16 septembre

À Barbizon.

Après le déjeuner, faisant la sieste au soleil dans le jardin, je rêve que je ne peux plus ouvrir les yeux, malgré des efforts inouïs ; j'erre en aveugle dans la campagne et croise des gens que je ne reconnais qu'à la voix.

Je me réveille péniblement impressionné.

18 septembre

Capitant annonce que l'Union gaulliste présentera des candidats aux élections. Baroufle au M.R.P., ex-parti « de la fidélité ».

Dîner avec Pierre Bourdan et la jolie Hélène Vercors. Pierre raconte qu'un aviateur lui a confié :

1. Figurants de cirque et de cinéma.

« C'est la bonne vie ! Depuis la Libération, j'ai eu cinquante pucelages... puis il s'est repris : ... Trente certains et vingt probables. »

De Gaulle croirait à une guerre russo-américaine avant dix-huit mois.

Les cancans de Vichy.

Du Moulin de la Barthète, confident du Maréchal, publie un très piquant livre de souvenirs : *Le Temps des illusions*.

Lorsque Pétain reçut le protocole des conversations secrètes Rougier-Churchill, il déclara à Du Moulin en clignant de l'œil : « *Il y a là de quoi faire passer de mauvaises nuits au général de Gaulle !* »

Léon-Paul Fargue remet un jour au Maréchal un exemplaire de son charmant livre : *Le Piéton de Paris* avec cette dédicace : « *Hommage d'un vieil arbuste à un jeune chêne* »...

Après la défaite, la France entière voulait punir les traîtres : « *Ni M. Herriot, ni M. Jeanneney ne s'en indignaient. Il n'était pas jusqu'au procureur Mornet – ce polichinelle de réquisitoire – qui, tout à la joie d'un pareil festin, ne dansât la danse du scalp, en décrochant sa toque.* »

19 septembre

Les péquenots cabotins.

Vu en petit comité un film très original : *Farrebique* dont l'idée première venait de Claude Blanchard. Comme je m'étonne que Rouquier, le réalisateur, ait pu pénétrer dans l'intimité quotidienne de paysans et mettre en scène leur vie, leurs travaux et leurs amours, Étienne Lallier m'explique que c'est sa propre famille que Rouquier a filmée jour après jour pendant près d'une année dans le Rouergue. La cousine religieuse a obtenu la permission de son couvent de venir figu-

rer dans l'album cinématographique de famille et l'oncle a même consenti à jouer sa propre mort!

Churchill conseille une alliance franco-allemande. Peut-être aurait-on pu y penser un peu plus tôt?

Une nouvelle expression – qui en dit long sur l'époque: «*Les économiquement faibles*».

20 septembre

De Gaulle prend parti *contre* la Constitution et recommande le vote du «NON». Remous dans la presse. *Paris-Matin* écrit: «*Le M. R. P. hésite entre la fidélité et le tripartisme.*»

Blum s'effraie dans *Le Populaire*:

«*Le parti gaulliste n'existait pas hier. Il existe aujourd'hui. Il a son nom, son programme et son chef... Dès lors le même devoir s'impose aux républicains, à tous les républicains. Il consiste à voter le plus promptement possible la Constitution condamnée par le général de Gaulle et à faire front de toute leur énergie contre la campagne du NON qui s'organise déjà dans le pays.*»

L'Huma conclut: «*De Gaulle dévoile son jeu.*»

22 septembre

Le Figaro, dans un tableau très suggestif, montre comment une bouteille de vin d'«appellation contrôlée» achetée 42 francs au producteur est vendue 568 francs au client d'un restaurant de classe exceptionnelle. Et pour apporter le flacon sur la table, le garçon, avec son 15 p. 100 de «service», touche plus que le vigneron!

Petite histoire racontée par Pierre Bourdan.

À Moscou, un journaliste américain déclare à un journaliste russe: « *La démocratie, vous ne savez pas ce que c'est. Tenez, moi par exemple, je demande à parler au président Truman; il me reçoit et je lui déclare tranquillement: "Président Truman, vous ne faites que des conneries..." Essayez donc de voir le maréchal Staline et de lui dire la même chose. Il vous enverra en Sibérie.* »

À quelque temps de là, le journaliste soviétique revient voir son confrère. Il est épanoui: « *Vous étiez complètement dans l'erreur, déclare-t-il. J'ai demandé audience au maréchal Staline. Ce fut long pour l'obtenir, mais je finis par être reçu. Et je dis au Maréchal: "Le président Truman ne fait que des conneries." Eh bien! le Maréchal m'a approuvé et il n'est nullement question de m'envoyer en Sibérie!* »

24 septembre

Chez le roi du calembour.

Haedrich, rédacteur en chef de *Samedi-Soir*, nous mène à Brunoy déjeuner chez Breffort. Convives: Jeanson et Claude Marcy, le minuscule Paul Guth, ex-universitaire, le chansonnier belge Léo Campion qui, avec sa calvitie et ses cheveux dans le cou, rappelle le professeur Piccard, et sa fille, future starlette, coiffée à la Madeleine Sologne.

Breffort raconte un mot de Carbone. En novembre 1942, un ami avertit le célèbre chef de gang marseillais que les Allemands ont franchi la ligne de démarcation. Carbone ne bronche pas. « *Mais tu ne te rends pas compte! insiste l'ami, dans vingt-quatre heures les fritz vont être chez nous, à Marseille!* » Carbone réfléchit puissamment, puis conclut: « *Eh! quoi! Il faudra bien qu'ils s'y fassent!* »

On parle de la mort de Raimu.

– *C'est une grande perte*, dit Guth avec émotion.

– *Surtout pour lui!* conclut Breffort.

Beuve, le dernier grand premier du mélodrame, qui vient de décéder octogénaire, racontait à Jeanson que, lorsqu'il interprétait le rôle du médecin dans les *Avariés* de Brieux, une ribambelle de spectateurs l'attendaient chaque soir pour lui demander des conseils au sujet de « coups de pied de Vénus ».

Henri Cain rapporte de même qu'un vieil acteur de drames historiques avait connu l'apogée de sa carrière le soir où, jouant dans *Boulevard du Crime* le rôle d'Hudson Lowe, l'odieux geôlier de Napoléon à Sainte-Hélène, une foule déchaînée l'avait happé à la « sortie des artistes » et précipité dans le bassin de la place du Château-d'Eau!

25 septembre

Déjeuner chez Marcel Pagnol qui nous raconte la fin inattendue de son grand interprète et ami. Les médecins opéraient Raimu d'un simple polype; ils trouvèrent un cancer. Le comédien n'avait jamais souffert le moins du monde; il est mort subitement de la réaction de l'opération.

Héros d'opérette.

Dans *Le Yogi et le Commissaire*, Arthur Koestler écrit à propos de l'héroïsme d'Aragon :

« La vérité est que la carrière communiste d'Aragon est plutôt dans la tradition surréaliste. Il parcourut le front espagnol dans un camion à haut-parleur, en récitant des poèmes aux miliciens pendant que Malraux organisait l'escadrille internationale d'aviation républicaine et que Cornfold et Ralok Fok mouraient sur le front... La lutte de la gauche n'est pas une opérette et je trouve ces

travestissements en héros d'opérette assez écœurants, ne serait-ce que par respect pour nos morts. »

28 septembre

Erreur sur la personne.

Hier, toutes les feuilles célébraient à l'envi l'héroïque exploit de policiers commandés par le préfet Luizet en personne, et qui près de Choisy-le-Roi avaient pris d'assaut une auberge mal famée, abattu à coups de mitraillette un terrible bandit et appréhendé huit de ses séides.

Aujourd'hui, *rectification* : les huit bandits s'avèrent de fort paisibles consommateurs et le tué un cabaretier honorablement connu, et même une figure populaire sur la butte Montmartre, qui n'avait jamais eu maille à partir avec la police.

Quant aux bandits, ils courent encore. La police s'était trompée de bistrot...

29 septembre

Le Général est mort à « L'Aube ».

À Épinal, discours du général de Gaulle dont le résultat sera sans doute de couper en deux le M.R.P., de renforcer le P.R.L., lieu géométrique de tous les pétainistes et ci-devant collabos, et de refaire du Parti communiste le parti le plus puissant en France. Le Général a parlé du « mépris de fer » qu'il a pour ses ennemis.

« *Nous aimons de Gaulle. Mais nous aimons d'abord la France. Et par-dessus tout la vérité !* » écrit Marcel Poimboeuf, dans le quotidien de Maurice Schumann.

3 octobre

Pendus en série.

À Nuremberg, Goering et les autres chefs nazis ont été condamnés à être pendus ainsi que deux généraux. Von Papen, qui fut espion et grand maître du sabotage aux U.S.A. pendant l'autre guerre, l'homme qui a poussé Hitler à ses débuts en le faisant subventionner par Hugenberg, est acquitté. Et aussi Schacht qui organisa les finances nazies. L'un était « pistonné » par le Vatican, l'autre par les Américains et la Finance internationale.

Le généralissime Keitel ayant été condamné à mort, un journaliste américain demande benoîtement à Eisenhower : « *Croyez-vous que si vous aviez perdu la guerre vous auriez été pendu ?* »

On prête ce mot à Pierre Descaves, fils aîné de Lucien : « *Il ne s'agit pour moi que de me faire un prénom.* »

Oberlé raconte qu'Henri de Vilmorin, débarquant à Londres, fut fort étonné d'être présenté à un « de Kerguélec » dont il ignorait l'existence. Mais le général Legentilhomme lui expliqua que chaque volontaire pouvait choisir à volonté son nom de guerre. Le lendemain, Vilmorin se faisait inscrire sous le nom de... Legentilhomme. Le général, courroucé, le fit comparaître et lui demanda s'il n'aurait pas pu choisir un autre nom :

– *Si. J'avais d'abord pensé au nom d'un autre général, mais j'ai eu peur que ce ne fût trop voyant.*

Le lendemain, l'engagé de Vilmorin était envoyé au Tchad.

De Charybde en Scylla.

Pendant l'Occupation, Madeleine Jacob avait procuré à sa mère, grâce à un ami, un extrait de naissance prouvant

qu'elle était alsacienne et protestante. En sortant de la préfecture où ses faux papiers avaient été jugés impeccables, la vieille dame juive dit à sa fille :

– *Et maintenant, pourvu qu'il n'y ait pas une Saint-Barthélemy!*

5 octobre

Retour à Berlin.

L'arrestation en zone anglaise du fameux Hugenberg, ex-directeur général des usines Krupp et distributeur des fonds secrets de la Schwerenindustrie, me rappelle le copieux déjeuner dînatoire que m'offrirent en 1930 au Fürstenhof les représentants de la Scherl, le trust de presse de tendances monarchistes, lors de mon reportage à Berlin pour le *Crapouillot*¹ avec mes amis Bernard Zimmer et Jean Dumaine.

Un portrait en pied du dernier Kaiser présidait à ces agapes qui réunissaient une vingtaine de directeurs et de rédacteurs en chef de journaux berlinois d'extrême droite.

– *J'ai toujours été chaque année à Paris, me confiait aimablement mon voisin, directeur de l'agence de presse Telegraphen Union; mais il ajoutait finement: Sauf pendant la guerre...*

Un des convives, qui arborait au front une cicatrice un peu voyante, s'empressait de s'excuser: «*Ce sont les Anglais...*» On parla d'*À l'Ouest rien de nouveau*, qui remportait un immense succès: «Erich Remarque était notre employé à la Scherl; il a montré du tact en quittant son poste avant la parution de son vilain livre. Remarque était un *mauvais soldat*.» Par contre, comme je demandais quelques éclaircissements sur l'agitateur Hitler, «*der schön Adolf*», le directeur d'un grand quotidien m'expliqua: «Hitler a été un bon soldat allemand. Pour le moment il nous rend un grand service, à nous autres

1. Numéro spécial: *Les Allemands*, épuisé.

nationaux allemands : *contre les communistes, il nous sert d'abcès de fixation. C'est un homme de paille et M. Hugenberg l'a bien en main.*»

Le lendemain, aux studios de Neubabelsberg (où tournaient Marie Bell et Grock), comme je demandais au directeur de l'U.F.A. s'il ne pourrait pas me ménager une entrevue avec le fameux magnat dont on me rebattait les oreilles, l'imposant baron von Théobald me répondit catégoriquement :

– *Môssieur Houkenperk ne reçoit châmais les étranchers !*

6 octobre

Il faut qu'une maison...

Les maisons dites closes seront toutes définitivement fermées ce soir en France. Résultat des campagnes de la vertueuse Marthe Richard et du bien-pensant Maurice Schumann.

Mac Orlan déclare : « *C'est la base même d'une civilisation millénaire qui s'écroule !* »

Réponses au « Gallup » français à la question : « Souhaitiez-vous que le général de Gaulle revienne au pouvoir ? »

39 p. 100 : oui.

47 p. 100 : non.

14 p. 100 : sans opinion.

Un Frégoli sétois.

« Léon Polge, gérant du hall d'information et de la *Voix de la Patrie* à Sète, vient d'être arrêté.

Ancien agent de la Gestapo, Polge avait réussi à occuper le poste de chef départemental de la Résistance dans la Lozère, puis dans le Puy-de-Dôme ; il était devenu, à la Libération, l'un des résistants les plus en vue de Sète.

Polge, qui a fait des aveux complets, a été écroué » (*Paris-Matin*, 6 octobre).

Sur les deux tableaux ?

L'Huma accuse la mère de Malafosse, qui possède à Marseille une grosse maison de vins au capital de 50 millions, d'avoir détenu 51 p. 100 des actions de l'entreprise Mas qui construisit le mur de la Méditerranée.

À Londres, Malafosse appartenait au B.C.R.A. du colonel Passy.

8 octobre

Auto-épuration.

Le secrétariat du P.C. considérant la manchette de *L'Huma* du 5 octobre : « *Mépris de fer... sabre de bois... et culotte de peau* » comme *contraire* à la ligne politique du parti, Pierre Hervé, le responsable serait mis à pied.

Dîner chez Valdo Barbey avec son neveu, le banquier genevois. « *Mais moi non plus, mon cher monsieur, je ne suis pas hitlérien, vous le savez bien !* » lui disait le docteur Schacht. C'est lui toutefois qui par son génie financier permit au nazisme de se développer, et son acquittement, d'après le banquier suisse, est scandaleux.

11 octobre

Tous dans le bain !

Par l'intermédiaire d'Yves Farge, le Parti communiste enfonce le S.F.I.O. Félix Gouin dans le scandale des vins. Le Parti socialiste riposte en dénonçant le directeur du *Bon Marché*, Dumaine (qui est arrêté), et met dans le bain Marcel Paul ; les fonctionnaires de la Production industrielle auraient touché 5 millions et demi de pots-de-vin pour donner des

points de textiles au grand magasin choisi par la distribution des « utilités sociales ».

Signe des temps.

« Mont-de-Marsan. – *Les deux jeunes assassins (14 et 11 ans) ont déclaré qu'ils avaient tué l'Italien afin de se procurer de l'argent pour pouvoir acheter des bonbons* » (*Le Figaro*, 11 octobre).

Blum fait remarquer dans *Le Populaire* que de Gaulle ne disposera jamais autant qu'à l'époque où il était au gouvernement « *de circonstances aussi favorables pour exercer un pouvoir fort. L'occasion était unique et cependant elle a été perdue* ».

A.F. pas morte.

À la sortie du meeting de l'Union gaulliste au Vél'd'Hiv', un monôme se forme aux cris de « *Libérez Maurras!* »

12 octobre

Papillons au Quartier latin :

« *Thorez vote "oui"... De Gaulle vote "non". Entre le déserteur et le libérateur du territoire... Choisissez!* »

Réponse :

« *Choisir entre de Gaulle et Thorez ?*

Mais sans de Gaulle, il n'y aurait jamais eu Thorez.

Et voter pour de Gaulle, c'est voter à plus ou moins longue échéance pour Thorez. »

13 octobre

Contre-attaque socialiste : un sous-directeur des textiles au ministère (communiste) de la Production, l'ex-capitaine Millant, est arrêté, à la suite de l'interrogatoire des directeurs des Galeries Barbès, déjà incarcérés.

14 octobre

Résultat des élections pour l'adoption de la Constitution :
54 p. 100 de oui.
46 p. 100 de non.
36 p. 100 d'abstentions.

Les trois quarts des M.R.P. n'ont pas suivi Maurice Schumann dans ses acrobaties et semblent s'être abstenus ou avoir voté *non* (suivant le mot d'ordre du Général). Un coup dur pour la discipline du parti républicain populaire.

Le plus grand parti de France, c'est le parti abstentionniste.

15 octobre

Le pacifiste Félicien Challaye est acquitté. Sa candeur et son parfait désintéressement l'ont sauvé et je m'en réjouis. Mais s'il avait passé en justice il y a un an, ce saint laïque n'y coupait pas d'une dizaine d'années de prison !

Le capitaine Moynet, de l'escadrille Normandie-Niémen, reproche au M.R.P. de s'associer constamment au communisme, « *expression d'une civilisation asiatique et barbare* », qu'il prétendait combattre (lettre au M.R.P. reproduite dans *Combat*).

« *La Constitution*, écrit *L'Époque*, acquittée, dimanche à la minorité de faveur. »

16 octobre

Au Rex *Le Père tranquille* de Noël-Noël, plaisant film sur les exploits d'un pantouflard, héroïque chef de réseau. Et Dieu merci, ni morceaux de bravoure ni cocoricos !

« *Pas cadencé* ».

« Autrefois, certes, les partis avaient leur programme, leur clientèle, leurs militants. Ils ne mettaient pas à la conquête du pouvoir cette *organisation impitoyable* qui, depuis les journaux jusqu'aux plus modestes restaurants, depuis les fantaisies jusqu'aux besoins du ventre, *exploite tout* pour tenir en main leur clientèle qui *bientôt fera de l'appartenance à un parti une condition d'existence matérielle pour tous les hommes, femmes et enfants* » (Pierre Bourdan, *Le Figaro*, 16 octobre).

18 octobre

Le *New York Times* publie cette mise au point :

« Les nazis ont été convaincus de déportation de populations civiles, mais les vainqueurs eux-mêmes ont décrété non seulement la déportation massive, mais l'ont exécutée souvent de façon inhumaine. Les Russes utilisent de même pour les travaux forcés des prisonniers de guerre et ont conservé les camps de concentration. »

L'article du quotidien américain est reproduit par *L'Ordre* de Buré (18 octobre) sous ce titre réprobateur : « *Un étrange parallèle tracé par le New York Times.* »

Aux Écoutes de Paul Lévy indique que certains rapports envoyés aux ministres « *prouvent indubitablement qu'il y a suffisamment de vin, de farine, de textiles et d'essence pour satisfaire les besoins de la population* ». Mais à la liberté des échanges, d'innombrables organismes de répartition perdraient leur raison d'être...

R., industriel, me raconte qu'ayant une priorité depuis 18 mois pour deux voitures, une petite et une moyenne, il a été convoqué à la Production industrielle où le préposé lui a déclaré tout de go que, s'il versait immédiatement 150 000 francs à la caisse du Parti communiste, il aurait très prochainement satisfaction.

Le gouvernement interdit la vente en France du magazine bruxellois *Europe-Amérique* pour le punir sans doute d'avoir publié les photos des embrassades Staline-Ribbentrop et Molotov-Keitel.

Présentation de *Un revenant* avec Jouvét. Dialogue étourdissant de Jeanson, très rosse pour la grande bourgeoisie lyonnaise.

19 octobre

Dîner à la maison avec Georges et Blanche Van Parys, Jeanson et Alexandre Breffort.

« On m'appelait *la Gelée* à l'époque, raconte l'argotier du *Canard*, et j'étais en cheville avec Jo-les-Yeux-Sales. Un jour qu'il était muraille, Jo insulte les flics. Mais il se tire en douce ; c'est moi qui suis paumé et je me tape quinze journées de taule. Quand je sors du ballon, mes potes avaient fait une petite quête pour ma pomme et m'apportent 1 200 balles. Mais voilà Jo-

les-Yeux-Sales qui radine : « *Part à deux!* qu'il dit. – *Pourquoi part à deux?* que je répons. – *Ben voyons,* que dit Jo, *j'ai droit régulièrement à la moitié de la collecte; car enfin si je n'avais pas incendié les bourres, tu n'aurais pas tiré quinze jours de taule!* »

Le Canard, dont la trésorerie est florissante, aurait avancé 3 millions à *France-Soir* pour une échéance difficile.

20 octobre

Accusé d'avoir tiré du haut du clocher sur les fifis, pendant l'insurrection de Paris, le sacristain de l'église Saint-E... (dont le curé s'appelle Crétin) n'est condamné qu'à cinq ans de prison.

22 octobre

L'ermite de Fontenay-aux-Roses.

Léautaud déjeune place de la Sorbonne. Il traite Oberlé de « vivandier de fonds secrets » et moi de « technicien des liquides »; puis il raconte de bien belles histoires sur Léon Bloy : « *Ces salauds de Rothschild,* disait le mendiant ingrat, *m'ont volé 3 000 francs!* » Et comme on lui demandait dans quelles circonstances : « *Je leur ai demandé 5 000 francs et ils ne m'en ont envoyé que 2 000.* »

Le même écrivait à un ami qui l'avait maintes fois obligé, mais venait de se marier sans cérémonie religieuse : « *Vous pouvez toujours venir à la maison. Et vous pouvez même amener VOTRE PUTAIN!* »

Léautaud nous lit une lettre extrêmement dure qu'il a adressée à André Rouveyre à qui il reproche d'avoir publié, sans le prévenir, dans *Pages choisies de Paul Léautaud*, des lettres intimes où se trouvent des appréciations très vives sur Duhamel, Gide et autres gendelettes.

– *Savez-vous que j’avais prié aujourd’hui Rouveyre à déjeuner et que seule une indisposition l’a empêché d’être des nôtres ?*

– *Mais, mon cher ami, riposte Léautaud, cette lettre ne m’aurait nullement empêché de dîner chez vous avec Rouveyre, voyons !*

Ces hommes du vieux *Mercur*e sont extraordinaires.

23 octobre

Invités au *B. Palace* avec Pierrot-les-Grandes-Feuilles et Nana par Jacques Dumaine, chef du protocole, qui nous présente à sa charmante femme brésilienne, Cornélia. Après le dîner, comme elle commande « du café pour tout le monde », le maître d’hôtel-chef s’excuse : « *Il est trop tard, madame, le préposé au café est parti...* » « Ces palaces sont vraiment curieux ! » songeai-je *in petto*. Mais voici que le maître d’hôtel réapparaît et annonce que le chef a la bonté de bien vouloir s’occuper LUI-MÊME de nos caouas ! Et la charmante Brésilienne de remercier avec émotion : « *Ah ! les Français sont vraiment des êtres exquis.* »

À se tordre ! comme disait Alphonse Allais.

24 octobre

Dans les journaux du soir d’ignobles photos des pendus de Nuremberg.

25 octobre

Un ancien substitut qui dénonça un avocat résistant à Chambéry s’en tire avec un an de prison.

Les chats fourrés ne se griffent pas entre eux.

Un bon point.

Les journaux du matin ont refusé de publier les visions de cauchemar de Nuremberg.

Le résultat éclatant du référendum, c'est que la Constitution, votée par les trois quarts des représentants du peuple, a été rejetée par les deux tiers du peuple (un tiers de «NON» et un tiers d'abstentions).

Lapsus lingue.

À Cannes où il suivait le Festival du cinéma, Maurice Van Moppès dîne un soir en compagnie de résistants notoires. Les convives tombent d'accord que les tortionnaires français étaient plus inexorables que les allemands, et un garçon d'une quinzaine d'années déclare :

– *N'ont-ils pas assassiné lâchement Édouard Herriot?*

Les assistants se récrient, l'homme à la pipe étant encore bien vivant, et le jeune garçon cherche à se rattraper :

– *... Je voulais dire le grand orateur Philippe Henriot...*

Polémique entre gens de Londres.

Maurice Schumann ayant traité le colonel Passy d'« officier devenu indigne », l'ancien chef du B.C.R.A. accuse Maurice Schumann d'avoir refusé de sauter en parachute dans la nuit du 4 août 44 et le traite de lâche. Schumann réplique en exhibant deux citations signées Kœnig et Leclerc...

2 novembre

Je vais chercher chez Touchagues ses dessins pour l'illustration des *Bas-fonds de la société* d'Henri Monnier. Ravisant appartement décoré par Toutouche au dernier étage d'un immeuble de la rue de la Paix occupé par des modistes,

couturières, plumassières, masseuses, pédicures... On se croirait dans un décor de théâtre et j'hésite à m'asseoir sur de petites chaises manifestement conçues en trompe-l'œil.

Dans l'escalier, je croise Arletty en manteau bleu à capuchon.

8 novembre

Un vrai policier «louait» 100 000 francs par an sa plaque à de faux policiers (*Dépêche de Paris*).

12 novembre

Élections.

Une fois de plus les instituts simili-Gallup se sont mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Les communistes gagnent vingt sièges ; les socialistes en perdent 25 ; le M.R.P. se maintient de justesse avec 158 sièges contre 160 ; le Rassemblement des gauches gagne 16 voix et les modérés 12.

Dans *Le Popu*, article traditionnel de Léon Blum après les échecs : « *Dès aujourd'hui, à l'ouvrage !* »

Petite histoire de Michel Vaucaire (qu'il ne racontera pas au micro).

Un jeune homme recalé à son « bac », et admonesté par son père, annonce qu'il va se marier. « *Avec qui ? – Avec Alfred.* » Le père tombe de son haut et va informer son épouse : « *Alfred ? Impossible ! s'écrie la mère : IL EST JUIF.* »

13 novembre

Labonne... à tout faire.

À propos du renvoi du procès du colonel de la L.V.F. Labonne, frère d'Érik, *L'Huma* écrit qu'il était le collaborateur du général Puaud, « mieux nommé *Puant* ».

L'organe «coco» omet d'ajouter que ledit Puaud, si l'on en croit la presse suisse, appartient aujourd'hui à Berlin au N.K.V.D., ex-Guépéou, ex-Tcheka, la police secrète soviétique.

L'Aurore signale une petite opération «*pas très propre*», à laquelle se sont livrés quelques pontifes du Ravitaillement «grâce à la complaisance rétribuée» de la production industrielle. Lors de la dissolution du parc automobile du ministre, les voitures suivantes ont été attribuées :

«La Peugeot 325 AN 5 à M. Longchambon pour... 20 000 francs.

La Peugeot Q 100.148 encore à M. Longchambon pour... 50 000 francs.

La Citroën 14 CV 9128 RN 4 à M. Travaud, chef de cabinet, pour... 68 000 francs.

La Fiat 6 CV GP 665 à M. Stelle, attaché de cabinet, pour... 15 000 francs.

La Chenard-Walker 8356 RL 3 à M. Demont, directeur général, pour... 78 000 francs.

La Peugeot GP 534 à M. Boschel, représentant de la C.G.T., pour... 70 000 francs.»

14 novembre

Faits divers.

Le commissaire principal de police du quartier Clignancourt est arrêté. Il «étouffait» les louis d'or confisqués aux trafiquants.

«*France libre*» publie le récit suivant.

«Un incident rapide, mais violent, s'est déroulé lundi matin à l'Arc de Triomphe, à l'issue de la cérémonie officielle du 11 novembre. Alors que M. Maurice Thorez, vice-président du Conseil, regagnait sa voiture, face à l'avenue de

la Grande-Armée, un officier d'un certain âge, amputé d'un bras, invectiva, par ces mots, le ministre : *S... ! Déserteur !*

M. Thorez, interloqué, la main déjà sur la portière, se retourna, blême, et s'adressant au mutilé, lui dit : *Viens ici, que je te botte le c... !*

Sans se "dégonfler" selon l'expression d'un témoin, l'officier se précipita sur M. Thorez et, selon les uns, lui aurait porté un vigoureux coup de poing au visage, selon d'autres l'aurait fortement bousculé.

Aucun des gardes du corps du ministre ne jugea à propos d'intervenir. Aucun policier n'était présent. Tous étant occupés avenue des Champs-Élysées ; mais, tandis que des gardes républicains, impassibles, présentaient le sabre avec un sourire satisfait, un groupe d'autres officiers entourèrent leur camarade et l'entraînèrent, malgré ses protestations, vers une autre auto qui stationnait de l'autre côté de la place.

M. Thorez s'engouffra précipitamment dans la sienne qui démarra aussitôt et prit de la vitesse.

Mais le plus curieux, c'est qu'un ancien combattant qui assistait à la scène s'empessa de la filmer.»

17 novembre

Dîner dans leur chambre d'hôtel, avenue Victor-Hugo, avec Dora et Marcel Vertès que nous retrouvons après six ans d'absence. En dégustant le steak au poivre – et le vin qu'on ne monte pas ! – Marcel nous raconte leur exode. Il allait monter, à Biarritz, sur le yacht de Mrs Daisy Fellow pour gagner l'Angleterre, lorsque la vue des chiens attendant leurs maîtres auprès des voitures abandonnées lui fit si mal au cœur qu'il décida de partir plutôt pour l'Amérique. Ils sont les derniers à passer le pont international et arrivent à Lisbonne sans encombres ; mais Marcel n'a plus d'argent pour payer leur passage. Heureusement qu'un inconnu, M. Lopès,

l'entend raconter son histoire et, pour l'amour de l'art, lui glisse gentiment dans la main les 800 dollars indispensables.

Le peintre Lucien Mainssieux dont la mort avait été annoncée pendant l'Occupation revient d'Algérie où il a résidé sept ans. Il a vu là-bas un colonel fifi qui arborait *sept* galons. Un officier yankee lui a confié : « *Pour le débarquement nous avons été obligés de costumer les Anglais en Américains, because Mers el-Kébir.* » Mainssieux répliqua : « *Pour le rembarquement, vous serez peut-être obligé de vêtir vos Américains en Anglais...* »

Au Petit Casino, le seul caf'-conc' où les garçons servaient encore aux spectateurs bocks et cerises à l'eau-de-vie, un Paulus aphone présente *En rev'nant de la revue!* Sur la toile de fond du champ de courses de Longchamp ensoleillé défilent au pas de charge, en silhouettes découpées, les petits « piou-pious » à képi pompon et falzar garance. Les airs militaires versent un tel héroïsme au cœur des citadins du quartier Saint-Denis que, quand apparaît sur son magnifique cheval noir le général Boulanger, il est acclamé par une foule en délire!

Fabre-Luce diffuse un pamphlet antigauilliste ronéotypé : *La Vérité par les textes*. Le document le plus significatif est tiré des souvenirs du diplomate yankee Kenneth Pendar ; il s'agit d'une conversation du général de Gaulle avec le général Odic, ancien chef d'état-major de Weygand, le 20 décembre 1941 :

« *Je rappelai au général de Gaulle (déclare Odic) que la raison pour laquelle j'étais venu à Londres (d'Amérique) était d'empêcher une alliance franco-allemande que Vichy semblait sur le point d'accepter. De Gaulle me répondit en ces termes exacts : "AU CONTRAIRE, LA FRANCE DOIT ÊTRE DANS LA GUERRE AU CÔTÉ DE L'ALLEMAGNE, AFIN QUE LA CULPABILITÉ DES HOMMES DE VICHY PUISSE ÊTRE PROUVÉE."* »

20 novembre

Procès assez lamentable des leaders de *Je suis partout* qui essaient de sauver leur peau. L'avocat de Rebatet – manœuvre classique – donne lecture d'articles de Thorez dans *L'Humanité clandestine*. Le commissaire du gouvernement essaie de le faire taire en affirmant qu'il ne permettra pas qu'un vice-président du Conseil puisse être mis en cause. La salle le hue. Le président débordé finit par déclarer que le Parti communiste, s'il s'est trompé, s'est racheté par ses fusillés...

Le pavé de l'U.R.S.S.

21 novembre

Deux jours par semaine sans électricité de 7 h 30 à 19 h 30. On n'avait jamais été jusque-là pendant l'Occupation. Quelle pagaïe!

Nouveau virage sur l'aile des staliniens.

Thorez déclare aux correspondants des journaux anglais *Daily Mail* et *Times* que « *les progrès de la démocratie dans le monde permettent d'envisager pour la marche au socialisme d'autres voies que celles suivies par les communistes russes* ».

Rome, ville ouverte, film italien cruel et très émouvant, qui rejoint *La Bataille du rail*, et aussi *Farrebique*, par l'absence d'emphase des interprètes et la simplicité de la mise en scène traitée à la façon d'un documentaire.

« *J'irai cracher dans votre vin.* »

En été 1940, alors que Staline était l'allié de Hitler, Ilya Ehrenbourg fut envoyé à Paris pour enquêter sur la défaite française. De ses observations « le grand journaliste soviétique » tira un reportage qui remporta un très vif succès chez

nos ennemis. Et voilà que l'espion des milieux littéraires français dans l'avant-guerre – qui déclara un jour : « *Paris doit être détruit* » – est revenu villégiaturer en Touraine. *Samedi-Soir* donne un aperçu des pensées de cet « ex-grand ami de la France » :

« Un viticulteur m'a déclaré : *En 1942, le vin était merveilleux ; ce fut une année heureuse comme il n'y en a que rarement eu...* J'ai tressailli involontairement en me souvenant de Stalingrad, de la fumée au-dessus de Kiev et des batailles où se décidait le sort du monde. Et sur les bords de la Loire mûrissait, cet été, un vin merveilleux... Le glaive de la guerre a, chez nous, tranché la vie de nos meilleurs soldats tandis que, là-bas, il épargnait ceux qui savaient se courber. »

Cavalcade soupçonne Marcel Paul d'avoir tenté de se suicider à Limoges « à la suite d'une dépression causée par les derniers scandales dont ses services furent les héros ».

Lu *Le Bain* de Roger Nordmann.

Roger Nordmann, dont le frère fut fusillé dans l'affaire du musée de l'Homme, a écrit sur la Drôle de guerre qu'il pratiqua au titre de simple soldat de D.C.A., sur le camp de Drancy où il fut interné comme juif et sur le maquis du Vercors où il échappa de justesse au peloton d'exécution, un livre *gai*, un peu dans la manière satirique et pince-sans-rire de Jérôme K. Jérôme. C'était une gageure, il l'a réussie. Mais son non-conformisme (voire son cynisme) lui interdira sans doute l'appui de la critique (ultra-conformiste) et, partant, une large audience.

Certainement un écrivain d'avenir.

23 novembre

Un Juif en chemise bleue.

Pendant l'Occupation, le franciste de Jong avait tué d'un coup de poignard, à la terrasse du *Café Floréal*, boulevard Bonne-Nouvelle, un garçon de seize ans qui refusait d'accepter un tract prohitlérien. Le tribunal allemand l'avait condamné à 4 mois de prison pour « blessures corporelles dangereuses ».

– *Pourquoi vous étiez-vous enrôlé chez Bucard?* demande le président.

– *Parce que j'étais israélite et que je voulais avoir la paix.* Ce peu intéressant personnage a sauvé sa tête.

Dîner à *La Reine Christine* avec les Dignimont et le ménage Noël-Noël. Elle, jolie brune aux yeux bleus, élégante, très racée ; lui, poupin et souriant, tenue de chef de rayon au *Bon Marché*, col dur, perle à la cravate. Regrette d'avoir abandonné le dessin humoristique pour lequel il se croit très doué.

À la première du *Père tranquille* au Gaumont-Palace, le contrôleur lui déclara : « *On a refusé 2 000 personnes. – Comment calculez-vous ce chiffre? – Parce qu'il y a 2 000 personnes quand boulevard de Clichy la queue va jusqu'à la pissotière.* »

Le lendemain, chez lui, Noël-Noël raconte l'anecdote à des amis en disant qu'il y a 2 000 personnes « quand la queue va jusqu'à la vespasienne ».

– *Mais non, papa,* rectifie la petite fille (10 ans), *c'est jusqu'à la pissotière!*

25 novembre

À déjeuner Rosmer (Griot, dit) qui vient de passer sept ans au Mexique et aux U.S.A. Par sa puissance de production l'Amérique passionne ce révolutionnaire qui, au début de la

guerre de 1914, fut à Paris le confident de Trotski. La veuve de l'assassiné de Mexico a chargé Rosmer d'organiser en France la publication des œuvres de Trotski et en particulier de son livre inachevé sur Staline. Je lui demande des nouvelles de Victor Serge qui vit à Mexico : Rosmer m'apprend qu'il vient d'écrire un très émouvant roman sur la vie en U.R.S.S.¹ qui devrait avoir un aussi profond retentissement que *Le Zéro et l'infini* de Kœstler.

Le chanoine-député bourguignon Kir, qui est un bon vivant, se trouvait dans un compartiment de chemin de fer en compagnie d'une petite femme et de son chien.

– *Bonjour, m'ssieurs-dames*, dit poliment le contrôleur, le doigt à la visière de la casquette.

– *Il n'y a pas de messieurs-dames ici*, réplique le chanoine. *Il n'y a que des animaux : un corbeau, une poule et un chien.*

Jacques-Émile Blanche disait à Bernier vers 1922 : « *Sous le Second Empire un certain Richard O'Monroy remportait tous les succès. Paul Morand sera dans vingt ans un Richard O'Monroy.* »

30 novembre

Arletty, très gaie et « nature », dîne à la maison. Je soulève légèrement le corsage de ma voisine, et plongeant un regard indiscret : « *Dites donc, chère amie, ce n'est pas vrai ce qu'on a raconté qu'ILS vous les avaient coupés ?* »

Véronica Rebatet est venue me voir. Son mari, rédacteur à *Je suis partout*, m'a maintes fois traîné dans la boue et sans doute pense-t-elle que je mettrai une certaine coquetterie à tenter de le sauver du poteau. La plupart des signatures

1. Paru en France, en 1948, sous le titre : *L'Affaire Toulaev*.

demandant la grâce du polémiste proviennent de personnalités fortement teintées de pétainisme, sinon de collaborationnisme ; je suis d'avis qu'il lui faudrait des lettres de résistants, de parachutistes, d'hommes de Londres. Je me suis donc adressé à un certain nombre d'amis en me basant sur ce fait que les grands collaborateurs économiques, les constructeurs du mur de l'Atlantique et les généraux traîtres ayant passé à travers les filets de l'épuration, il est scandaleux que la répression soit restreinte aux seuls journalistes et écrivains dont neuf sur dix ne se sont pas enrichis pendant l'Occupation. En quelques jours j'ai rassemblé des lettres demandant la grâce signées de Georges Bernanos, Pierre Bourdan, Jean Oberlé (il fut très dur à décider), Francis Carco, Henri Jeanson (que *J.S.P.* dénonça et fit arrêter), Moulié de *France-Presse*, deux fois parachuté en France, Pierre Devaux, etc.

Voici la lettre de Pierre Bourdan :

Monsieur le Président,

Sans trouver aucune excuse à la conduite criminelle de L. Rebatet, je considère pourtant, avec beaucoup de Français, que la justice en use avec une partialité flagrante dans son traitement des faits de collaboration. Écrivains et journalistes qui ont accepté, par leur signature, la responsabilité de leurs actes, sont frappés avec toute la rigueur de la loi. En revanche, une remarquable clémence et parfois l'immunité complète s'appliquent à toutes les autres formes de collaboration quand même ces dernières ont été les plus graves, les plus viles ou les plus efficaces : avocats qui dénoncèrent des Français aux coups de l'ennemi et qui plaident devant la cour, généraux et amiraux responsables de la mort de centaines de soldats français et alliés, industriels qui renforcèrent la machine de guerre allemande et qui purgent confortablement une peine vénielle ; enfin et surtout

directeurs de journaux qui inspiraient la collaboration dans la presse et la finançaient, mais sans mettre au bas de leurs colonnes un nom cependant connu de tous.

C'est pour protester contre cette démission de la justice devant les crimes les plus notoires de la guerre et sans contester pour autant la légitimité du verdict qui le frappe, que je me permets, Monsieur le Président, d'associer mon nom à ceux qui appuient la demande de recours en grâce de L. Rebatet.

2 décembre

Dîner chez Pagnol avec Jovet, Pierre et Martine Blanchar. Frédéric, mon filleul, très joli enfant blond, vient nous embrasser à la ronde.

Discussion avec Jovet au sujet de son interprétation de *L'École des femmes*. Je reconnais qu'il a ramené l'âge d'Arnolphe de 70 à 55 ans (jadis au Français Leloir faisait du personnage un vieillard libidineux), mais je lui reproche trop de fils blancs dans sa perruque noire. Arnolphe a 43 ans; c'est un homme dans la force de l'âge, et le sujet de la pièce c'est la rivalité de l'homme de 40 ans et du gigolo de 20.

– *Veux-tu que je t'écrive un VI^e de L'École ? Agnès est mariée à son jeune premier qui la délaisse pour aller jouer à la paume. Elle est déçue. Et voilà qu'Arnolphe vient lui rendre visite. Il a de la conversation, lui, et des attentions; et il la sauve. C'est la revanche du quadragénaire !*

– *Bravo, s'écrie Jovet. Écris cet acte, et je le monte !*

Je parle en faveur de Lucien Rebatet. Pagnol dit qu'il en touchera un mot à Herriot mais Mme Pierre Blanchar s'écrie :

– *Ah non ! par exemple ! Pas de pitié pour celui-là ! Dans une de ses critiques il a traité Pierre de sale cabotin. Qu'il crève !*

« *Choix de pages de Paul Léautaud* » par André Rouveyre.

« *Avec ce choix de pages, le lecteur va approcher, connaître une aventure humaine et une œuvre littéraire solidaires et qui se sont produites en dehors de la masse remuante des gens qui écrivaient et des ouvrages qui se répandaient automatiquement par l'étalage et par la publicité. Il va rencontrer un écrivain qui a été pendant cinquante ans exactement le contraire de ceux qui composaient cette foule industrielle et vaine de personnages qui avaient le front de se donner pour écrivains et que l'on prenait pour tels ! Comme si être écrivain consistait à exciter et flatter avec servilité et une basse adresse les goûts inférieurs du public ; à exploiter ses tendances et ses fluctuations de mœurs. Le contraste est saisissant entre cette industrie de méprisables mépriseurs et ce qu'ont été la vie et les récits de Paul Léautaud.* »

Ces deux écrivains singuliers et « cachés », farouchement indépendants – Léautaud : 74 ans, Rouveyre : 67 ans – ont bâti leur œuvre profondément originale, à l'écart des chapelles littéraires et des lancements publicitaires ; ils se sont toujours refusés à ces fabrications de librairie qui obligent les hommes de plume à se plier au moule des successives « collections » en vogue. En dehors de toute pression – qu'elle vienne des éditeurs ou des lecteurs – tous deux n'écrivent que ce qui leur plaît.

D'après Rouveyre, l'auteur du *Petit Ami* connaîtra un destin éclatant « *quand seront bien oubliées les fausses gloires du dernier siècle et qui actuellement déjà sont rejetées. À ce moment-là, que seront devenus les France, les Claudel, les Valéry et tant d'autres arrangeurs passagers pour qui on a donné des cymbales !* ».

Mais Léautaud a trouvé que son présentateur allait trop fort et il a piqué une colère terrible :

« *Mon cher, comment avez-vous pu écrire une pareille chose, aussi folle, aussi exagérée, aussi inexacte, aussi ridicule ? Voulez-vous qu'on s'esclaffe, qu'on nous prenne pour des sots, pour deux*

compères en bluff et en cabotinage et me marquer moi d'un ridicule complet, et vous aussi... »

Histoires de prisonniers.

Le docteur Hibon d'Auxi-le-Château raconte cette histoire vécue :

Un prisonnier revient au pays ; sa femme, qu'il venait d'épouser lors de la mobilisation, l'attend à la gare ; ils ont 4 kilomètres jusqu'au village. Après le premier kilomètre, l'épouse avoue qu'elle a trouvé le temps long, qu'elle s'ennuyait toute seule... bref, elle a eu un enfant d'un fritz. Le mari réplique honnêtement que lui-même, en Allemagne, n'a pas été d'une fidélité exemplaire et accorde son pardon. Mais au troisième kilomètre voilà que l'épouse annonce un deuxième enfant d'un autre Allemand. Alors le mari se fâche : *« Rentre à la maison avant moi ! ordonne-t-il. Fais-les partir tous les deux, case-les où tu pourras mais je ne veux pas les voir en rentrant chez moi. »* Ainsi fut fait. L'époux légitime réintégra sa demeure et soupa de bon appétit.

Un an plus tard, la femme est enceinte de son légitime et le docteur préside à l'accouchement. Or quand il revient quelque temps après avoir visité sa cliente il remarque trois enfants dans sa chambre et questionne le mari qui déclare : *« Oui, je les ai recueillis parce que, voyez-vous, docteur, maintenant j'ai eu le dernier mot ! »*

Autre histoire.

Une fille de dix-huit ans, elle aussi enceinte des œuvres d'un Allemand, avait un accouchement très difficile. Dans les grandes douleurs elle criait :

« Ah ! le sale bâtard ! C'est bien ça ces têtes carrées ! Il veut me faire du mal, ce salaud de petit boche ! »

7 décembre

André Pouzin nous traite au *Cazenave* avec Arletty, Jean Bernier et Alexandre Breffort qui multiplie les à-peu-près. Comme j'examine la carte : « Galtier connaît tout Paris "*par le menu*" » ; d'un chef d'orchestre très ardent qui remporte de nombreux succès féminins : « *Il mène les femmes à la baguette.* » Il cite aussi la lettre d'un barbeau : « *Je termine ma lettre en t'enc... tendrement, en attendant de le faire de vive voix.* »

12 décembre

Thorez et Bidault écartés, Blum est sacré président du Conseil à la presque unanimité. Jadis épouvantail de la bourgeoisie, l'auteur du *Mariage* est aujourd'hui considéré par les « classes possédantes » comme le sauveur possible.

Oberlé entend une dame empanachée donner un conseil à sa voisine :

– *Pour la pièce de Sartre (sur la Résistance) inutile de bousculer votre dîner : la torture dure très longtemps.*

14 décembre

César est-il pompé? (Jeanson).

Première de *César* de Pagnol. Charlotte étant souffrante, j'emmène la belle Pauline de Lajarrige.

Raimu laisse un vide terrible ; sa doublure marseillaise manque de poids. Lucien Carol qui est demi-juif, mais catholique très pratiquant, joue le rôle du curé avec une onction parfaite.

Le jour du vote pour Blum, gaffe magistrale de Jacques Duclos : « *Nous n'avons pas à présenter aujourd'hui de candidat,*

dit-il. *Nous en avons désigné un qui a subi L'ÉPREUVE DU FEU.* » Il s'agissait de Thorez, et l'Assemblée d'éclater de rire.

Il y a quinze jours, j'avais demandé à Roger Nordmann de passer me voir. L'auteur du *Bain* est un neveu de Léon Blum.

– *Si vous m'avez fait venir*, me dit-il en souriant, *c'est que vous avez un ami en prison ?*

– *Non, un ennemi !*

Il a touché Mme René Blum. Le président tient les hommes de *Je suis partout* pour la pire racaille. Il ne signera aucune grâce. Mais il laissera certainement à son successeur la responsabilité de l'exécution.

Les communistes se trouvent évincés des ministères de production qu'ils ont noyautés et colonisés depuis un an. Si les socialistes conservaient les postes de distribution, la moitié des électeurs qui votent « coco », à seule fin de s'assurer à bon compte denrées, licences, pneus, etc., passeraient sans nul doute sous la bannière S.F.I.O.

22 décembre

Mort de Pierre Bénard. À force de Pernod et de « tomates », le malheureux, à 47 ans, ne pouvait plus se mouvoir et sa face tournait de la tomate à l'aubergine.

Nous étions brouillés depuis mon départ du *Canard* en 36 ; Jeanson, lui, s'était réconcilié.

Que va devenir *Le Canard* ?

Daragnès m'apprend que Céline est très malade au Danemark ; il estime qu'on laisse crever en prison ce pestiféré en ne lui fournissant pas les médicaments qui lui sont indispensables.

23 décembre

Mariage de Pierre Maillau, dit Bourdan, et d'Hélène Rampillon, dite Vercors, au temple de l'Oratoire. Le pasteur prononce un discours provoquant sur le divorce ; sans doute le fait-il exprès. Le monde des lettres, du journalisme, du théâtre et de la politique défile : Mauriac, Hébertot, Eddy Dubois, Yvon Delbos, etc. À la sortie, Oberlé me présente à Henri Queuille, grand manitou de la rue de Valois, à qui je demande de recevoir une dame qui désire lui présenter un placet et dont je ne lui révèle pas le nom (Mme R. dont le mari est condamné à mort). Il accepte avec une parfaite courtoisie.

Déjeuner avec Oberlé et Jean Marin dans un pittoresque cabaret des Halles encombré de forts et de pousseurs de « diables ».

Le soir, les jeunes mariés reçoivent, plaine Monceau, dans les salons du baron de Hauseler ; des ministres, des généraux, Bernanos, Dullin, Pleven, Guy Attu, la jolie Jacqueline Bernadac, la charmante comtesse de Bagneux dont le mari était chef d'état-major de Leclerc. À minuit, excellent souper par petites tables et vin généreux. À deux heures, on commence à pousser la chansonnette. Incident : Nana Devaux, un peu « émue », veut se faire accompagner au piano par Franck Bauer pour chanter *Euridyce* en javanais ; ça ne colle pas très bien et il y a des sourires. Là-dessus Pierrot-les-Grandes Feuilles se dresse furibard et apostrophe l'élégante assistance : « *Ce n'est pas parce que ma femme porte un chapeau de clown que vous devez la mettre en boîte !...*, etc. » L'interpellation jette un froid et l'assistance lève le siège.

27 décembre

Gabriel Delattre donne son dîner annuel. Je suis placé entre la charmante Aurélie de Rocroi et la fameuse ballerine

Lorcía. L'hôte de marque est Marchandeaudeau, ancien garde des Sceaux. Je l'entreprends au sujet de l'épuration et il déclare, d'accord avec moi, qu'il est scandaleux de fusiller *uniquement* des journalistes.

L'ex-capitaine Sadoul, jadis condamné à mort par contumace, publie une pesante *Histoire de la révolution bolchevique*. Voici ce qu'écrivait Trotski sur cet ex-militaire professionnel :

« *Jacques Sadoul, toute sa vie, fut un parasite poltron du mouvement ouvrier... Quand cet individu est arrivé en Russie, il était un patriote français. Mais il préféra rendre des services à sa patrie bien-aimée en tant que déserteur légalisé et non sur les champs de bataille. Dans la révolution russe, ce fut un observateur expectant, carriériste bolchevik... Lénine avait pour Sadoul un mépris ironique* » (*Lutte ouvrière*, 26 mars 1937).

28 décembre

Dîner chez l'architecte Guilbert qui reconstruit Le Havre avec Auguste Perret. Comme on s'étonne qu'Herriot n'ait pas assisté au mariage de Pierre Bourdan qu'il présente comme son poulain, quelqu'un dit :

- *Il n'a pas pu venir parce que c'était un lundi...*
- *Ah oui ! le lundi c'est le jour où il fume la pipe.*

Le peintre de Montmartre et le lion de l'Atlas.

Pierre Bompard raconte une admirable histoire du bohème montmartrois Pierre Vaillant, peintre médiocre, mais puissante personnalité. Au Pouldu, tandis que la fête foraine bat son plein, Vaillant pénètre un jour le plus tranquillement du monde dans la cage du grand lion d'Atlas et se met à haranguer la foule : « *Peuple, on te trompe, ce n'est pas un lion, c'est un gros chat et je vais l'embrasser !* » Mais survient le dompteur furieux qui chasse le farceur de la cage à coups de fouet et de trident !

Statistique officielle.

Il y a eu en France, pendant l'Occupation, 29 000 fusillés dont 75 000 communistes.

Plusieurs journaux issus de la Résistance agonisent : *Cité-Soir* et *Libres* sont admis à bénéficier de la liquidation judiciaire, tandis qu'est mise en faillite *La Voix de Paris*, dont Albert Bayet, président de la Fédération nationale de la presse et grand manitou des journaux communistes, présida le comité de rédaction.

Fleurs d'oranger.

J. raconte que sa femme de ménage lui avait confié ses ennuis. Sa fille était fiancée, mais le prétendu a pris un petit acompte et la demoiselle se trouve « en cloque ».

– *L'ennuyant, c'est qu'il va falloir faire tout de suite la noce qui n'était prévue que pour le printemps ; je ne veux pas que mon enfant se présente devant monsieur le maire avec un ventre pointant !*

Mais la bonne femme a reparu, hier, épanouie.

– *Fifille a eu ses époques ! Ah ! quel bonheur ! Ah ! quelle joie ! A va pouvoir se marier en blanc !*

Le plus gros chiffre d'affaires, depuis la Libération, a été réalisé par la vente aux collabos de certificats de résistance.

«L'ours au cinéma», petite histoire racontée par Jean Marin.

Dans l'obscurité d'une salle de cinéma un spectateur, sentant une fourrure contre son bras, la caresse doucement sans provoquer aucune protestation. Mais quelle n'est pas sa stupeur, quand l'électricité se rallume, en voyant à son côté, au lieu d'une jolie femme, un énorme ours ! « *C'est à vous cet animal ?* demande-t-il à son voisin. – *Parfaitement, monsieur.* – *Et vous l'amenez souvent au cinéma ?* – *Oh non ! monsieur.*

Deux ou trois fois par an. – Et pourquoi donc l’avez-vous amené à ce film? – ... Il avait beaucoup aimé le roman. »

Différence entre les deux Maurice (Thorez et Schumann).
– L’un est le premier *parti*; l’autre le dernier *descendu*.

1947

3 janvier

Mort du baron Robert de Rothschild. Il appréciait la peinture de ma mère et, il y a quelque vingt-cinq ans, lui avait commandé la décoration d'un service de table. J'ai déjeuné une fois, vers 1928, avenue Marigny ; je me trouvais placé, je ne sais pourquoi, à la gauche de la maîtresse de maison, qui avait à sa droite le prince Radzivil, dit « Loche » (qui, d'après Léon Daudet, fut assassiné à Nice par une fille de police).

– *Je sais votre Bonne Vie par cœur*, m'avait dit « Loche ». *Dites-moi le début d'un chapitre, je vous réciterai la suite...*

Le mouton-rothschild et le château-lafite étaient servis décantés, en carafe. Ton très bon enfant avec un maître de maison d'allures louis-philippardes. Un des convives, M. Mahot de la Quérantonais, ayant fait l'éloge d'un bœuf à la mode servi la veille au dîner, le baron Robert demanda au maître d'hôtel : « *Tâchez donc d'en retrouver un bout à la cuisine. C'est meilleur froid.* » Et, l'instant d'après, le maître d'hôtel plaçait devant l'amateur une belle tranche de bœuf aux carottes.

Quant à la baronne (très belle), astreinte à un régime sévère, elle n'absorba strictement que deux pommes de terre à l'eau.

– *C'est tout de même malheureux*, lui dis-je, *quand on jouit d'une certaine aisance, de ne pouvoir manger d'une façon plus conséquente.*

Le baron avait invité une douzaine de dessinateurs – Dignimont, Guy Arnoux, Oberlé, etc. – pour leur proposer d'éditionner un recueil illustré de chansons de route. Chacun des artistes se voyait déjà millionnaire. Mais Robert de Rothschild émit l'idée, passablement saugrenue, de créer une société en coopération : les artistes fourniraient leurs dessins, lui la commandite, et les bénéfices éventuels seraient ensuite partagés moitié-moitié. Les artistes, qui ont toujours des besoins immédiats, trouvèrent la combinaison saumâtre ; l'affaire n'eut pas de suite et, pour quelques artistes, le baron perdit sa réputation, cependant bien établie, de mécène. Les gens très riches font de ces petites erreurs de psychologie.

Une curieuse anecdote dans *Les Maréchaux de l'Empire* de Louis Chardigny :

« Pendant l'armistice de 1813, Bernadotte, généralissime de la coalition, se montrait souvent aux troupes françaises dans l'espoir de réveiller l'ancienne affection qu'elles lui avaient portée. Un jour un canon français tira un boulet contre lui. Les coalisés ayant protesté à cette rupture des conditions d'armistice, le général Dufresnes, commandant la place de Stettin, répliqua : "Ce n'est rien. C'est une affaire de police : *un déserteur français a été signalé et la grand'garde a tiré.*" »

Le directeur général du Crédit Lyonnais, âgé de 70 ans, a réuni tous ses employés pour leur annoncer qu'il léguait la moitié de sa fortune à son fils, l'autre moitié aux dominicains et qu'il se retirait dans une maison de cet ordre.

14 janvier

Dîner chez les de Lajarrige, rue Cassini, avec François Périer, le jeune premier qui, à 27 ans, a conquis Paris. Il

nous raconte que Sacha, prenant la parole à l'enterrement du directeur de théâtres Robert Trébor, déclara : « *Il n'y en avait pas comme lui pour mettre au point une belle manifestation. Comme il doit regretter de n'avoir pu organiser celle-ci!* »

Chevalier lui envoya un exemplaire sur grand papier de son livre de souvenirs avec cette dédicace : « *À François Périer qui, malgré son jeune âge, a certaines choses que je n'ai pas.* » Comme Périer, très flatté, lui demandait des éclaircissements, Maurice lui répondit simplement : « *Vous avez trois enfants.* »

16 janvier

Didi ou l'imposteur.

Depuis la mort de la vieille concierge en décembre, son matou tigré (et coupé) Didi s'était réfugié dans la cave de l'immeuble. La nouvelle concierge déclara avec autorité à mon coursier Fernand : « *On le tuera après les fêtes.* » L'annonce de cette exécution nous révolta et nous décidâmes de prendre chez nous Didi, jusqu'à ce que nous lui ayons trouvé une bonne place. Le Didi se prélassa quelques jours dans nos fauteuils anciens, puis Charlotte le casa à Bougival chez un ex-général russe.

Huit jours se passent et voilà qu'un matin, comme je rentre sous la pluie, j'aperçois un chat tigré assis sur la première marche de l'escalier et la nouvelle concierge me dit : « *Ça, monsieur Galtier, c'est un peu fort! Voilà votre Didi qu'à c't'heure est revenu!* » Je caresse le gros matou, c'est bien lui ! Je le monte au bureau où Lucienne lui fait fête. Elle est tout de même étonnante l'aventure de ce chat qui a traversé toute la banlieue et la moitié de Paris pour retrouver sa maison natale ! Il est d'ailleurs horriblement crotté et Charlotte remarque que ses griffes ont été usées par la marche.

Léautaud, qui déjeune à la maison, énumère de nombreux cas analogues et nos amis déclarent, avec ensemble, que nous

ne pouvons plus nous séparer d'un minet qui a réalisé une telle performance.

Didi s'installe, engraisse, et coule des jours paisibles sur les divans de l'atelier.

Mais voilà qu'aujourd'hui le vieux général russe de Bougival est venu chercher le sac de croûtes que Charlotte lui prépare chaque semaine pour ses bêtes. Et le général donne d'excellentes nouvelles de son pensionnaire Didi, enchanté de vivre désormais à la campagne : à la faveur d'une ressemblance, un Didi numéro 2 s'est introduit dans notre foyer et s'est laissé cajoler au titre usurpé d'enfant prodigue. Comble de scandale, ce prétendu chat coupé ne commençait-il pas à serrer de près notre vertueuse Mamichette ?

Au fait, où est-il ce méprisable simulateur ? Sauvé, envolé, disparu, au moment même où le général révélait son imposture, et comme s'il avait senti qu'il allait être démasqué...

La vieille galanterie française.

Cette jeune mariée – de trois mois, mais déjà grosse – explique à sa mère :

– Mon mari part seul aux sports d'hiver. Comme nous n'avions pas assez d'argent pour séjourner tous les deux dans un palace, il est préférable qu'il s'y rende seul, plutôt que nous deux dans un hôtel de troisième classe.

Signe des temps... et des mœurs.

Double jeu.

On a arrêté deux gangsters qui avaient dérobé 800 000 titres de rationnement en déplombant un wagon en cours de route. Ce sont : Lucien Winckler, *ancien inspecteur de la police spéciale de la S.N.C.F.*, et Raymond Harry, *inspecteur de la police nationale à la gare Saint-Lazare.*

Un Tartuffe stalinien.

L'Ordre publie une interview de Joliot-Curie retour de Varsovie. Le savant a déclaré « *que l'amitié de la Pologne pour l'U.R.S.S. s'affirmait chaque jour davantage... Les vieux sentiments antirusse ont disparu. Les Soviétiques n'interviennent en aucune façon chez leurs voisins* ». Tu parles !

Dimanche, après le passage du Président, la foule ne se disperse pas et un agent demande à un quidam pour quelle raison il continue à stationner :

– *Il va peut-être en venir un autre ?* répond notre badaud.

Encore des policiers cambrioleurs.

« À la suite de nombreux vols dans les wagons opérés à la gare de Bercy, un certain nombre de cheminots avaient été arrêtés. Mais les auteurs des principaux détournements restaient introuvables... et continuaient à opérer.

L'enquête a permis de découvrir qu'il s'agissait de dix agents de la police des chemins de fer qui – pour couvrir leur activité clandestine – dénonçaient les cheminots pour de petits larcins. L'un d'eux, Raymond Viré, avait même tué un agent des chemins de fer, père de famille, à la suite d'un vol de deux litres de vin. Inculpé d'homicide par imprudence, il avait été mis en liberté provisoire.

Le dénonciateur est un membre de la bande, jaloux de ses camarades, parce qu'il avait été muté à Lyon, et ne pouvait plus participer aux bénéfiques des opérations de Bercy » (*Les Journaux*, 22 janvier).

Dans *Le Figaro*, André Rousseaux écrit un article très nuancé sur le cas des condamnés à mort Rebatet et Cousteau. Il remarque que ces deux jeunes journalistes doivent être fusillés le jour où sera prononcé sous la Coupole l'éloge

de leur maître Bellessort, collaborateur de *Je suis partout* avec Abel Bonnard pendant l'Occupation. « *Ils payent, écrit-il, non seulement pour ceux qui sont en fuite, mais pour ceux qui ont esquivé le danger d'être logiques avec eux-mêmes.* » Et le chroniqueur du *Figaro* ajoute ce trait : « *À Je suis partout avant la guerre, la rubrique de l'injure à mon égard était tenue par un charmant garçon qui s'est orienté depuis lors, VIA LA RADIO DE VICHY, vers une brillante carrière de journaliste communiste.* »

S'agirait-il pas de Claude Roy ?

Pierre Bourdan ministre.

22 janvier

Garçon triomphe une fois de plus. La ténébreuse affaire Hardy se termine par un acquittement triomphal.

26 janvier

Nous dînons en cabinet particulier chez *Prunier*, invités par Jeanson et Claude Marcy. Marennes triple zéro pour les autres et pour moi portugaises bien grasses au risque de me voir méprisé par le maître d'hôtel.

Claude aimait beaucoup Pierre Bénard que les apéros ont tué. Ce garçon de goûts très simples – chez lui, il mangeait toujours à la cuisine – n'avait ni besoins ni désirs. Un jour qu'il venait de toucher 300 000 francs pour un dialogue de film, il ne savait qu'en faire : on ne peut pas commander d'un coup 300 000 francs de consommations.

Dans la chambre mortuaire, près du lit où reposait Pierre Bénard, un vieux monsieur sanglotait. Jeanson demanda son nom : c'était le PREMIER ABONNÉ du *Canard*.